

Festival du documentaire de Thessalonique

Une 16^e édition précieuse

Guilhem Caillard

Number 290, May–June 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71787ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Caillard, G. (2014). Festival du documentaire de Thessalonique : une 16^e édition précieuse. *Séquences*, (290), 6–8.

Festival du documentaire de Thessalonique

Une 16^e édition précieuse

Thessalonique, deuxième agglomération de Grèce, célèbre en 2014 son statut de « Capitale européenne de la Jeunesse ». Un titre on ne peut plus pertinent pour cette ville où les jeunes sont omniprésents, en particulier dans les salles souvent comblées du Festival du documentaire. Appuyé par la municipalité et l'essentiel programme Média de l'Union européenne, l'événement qui fêtait en mars son 16^e anniversaire a encore une fois confirmé son importance dans le paysage culturel grec et pour les documentaristes de partout ailleurs.

Guilhem Caillard



Le regretté producteur et réalisateur canadien Peter Wintonick, disparu en novembre dernier, était la figure à l'honneur de la 16^e édition du Festival du documentaire de Thessalonique. La manifestation lui a consacré une magnifique publication éditée par Dimitris Kerkinos dont on salue ici le travail impeccable. Un macaron fut remis à chacun des cinéastes invités: sur celui-ci, figure le visage de Wintonick, sourire aux lèvres et pouces levés. Ce dernier voyait la communication comme droit fondamental de l'Homme. Dimitri Eipides, fondateur du Festival, a rappelé sa qualité de transmetteur passionné, un exemple à suivre pour les nouvelles générations de documentaristes.

Les jeunes réalisateurs ont d'ailleurs répondu en grand nombre: le festival enregistrait une augmentation de leur présence

dans la programmation comptant près de 400 films, sans mentionner les titres présentés lors des fameuses sessions de pitch « Docs in Progress ». Dans ce merveilleux foisonnement, deux thèmes sont ressortis: l'illustration des grands condamnés de la société moderne et le désir d'apprendre chez les plus jeunes.

FIGURES DE CONDAMNÉS

Avec son premier long métrage documentaire, Claus Drexel fait une entrée fracassante: **Au bord du monde** a été choisi à Thessalonique pour représenter le Jour de la Francophonie (16 mars) et s'est attiré les faveurs du Jury FIPRESCI lui ayant remis son prix. Quoi de plus mérité pour ce grand film humaniste sur un sujet souvent évoqué, mais peut-être jamais de cette façon. **Au bord du monde** lève le voile sur les « fantômes » de Paris, des dizaines de milliers de sans-abri dont certains vivent dans la rue depuis trente ans. Appuyé par un directeur photo au talent remarquable, Sylvain Leser, le réalisateur dédie sa caméra exclusivement aux femmes et aux hommes qu'il a croisés sur son chemin. Toute autre intervention humaine extérieure est refoulée. À part celle plus indirecte des rues du centre de Paris, de l'Étoile au Trocadéro en passant par le Pont Louis-Philippe et les Grands Boulevards. Claus Drexel a recueilli ses témoignages la nuit. Certains sont d'une grande poésie. Le malaise prend tandis que les monuments de la ville, habituellement célébrés pour leur beauté et leur romantisme, ont à l'écran une présence froide, presque paranormale, voire post-apocalyptique. Jeni, Christine, Wenceslas sont bien loin de tout apitoiement et racontent la façon dont ils ont été oubliés par le monde des vivants. L'un d'entre eux dit avoir tout perdu depuis la disparition de Coluche et de l'abbé Pierre. Une autre semble avoir renoncé à une approche censée de la réalité pour survivre. Drexel a suivi ces condamnés pendant plusieurs longues nuits. Il est parvenu à tisser une relation de confiance avec les interrogés sans en faire état. Ainsi, sa mise en scène ne laisse rien au hasard, par peur d'oublier à son tour.

Pour **SickFuckPeople**, l'Autrichien Juri Rechinsky s'est quant à lui immergé dans les rues d'Odessa, en Ukraine, pour y suivre les itinéraires dévastés d'adolescents sans abris. La première partie expose ces jeunes gens laissés à eux-mêmes dans des recoins insalubres où l'usage collectif de drogues dures est permanent. Rechinsky ne s'en cache pas: il est là pour révéler aux spectateurs la plus crue réalité, sans enjolivures. Son film prend de la hauteur lorsqu'il retrouve ses personnages deux ans plus tard alors qu'ils cherchent à accomplir des tentatives

SickFuckPeople

Le regretté producteur et réalisateur canadien Peter Wintonick, disparu en novembre dernier, était la figure à l'honneur de la 16^e édition du Festival du documentaire de Thessalonique. La manifestation lui a consacré une magnifique publication éditée par Dimitris Kerkinos dont on salue ici le travail impeccable.

illusoire de rattachement au monde – retrouver des parents, éviter un avortement. De telles errances sont retracées avec toute la déférence de rigueur. Rechinsky élargit le cadre de sa caméra pour relier ses héros aux décors et aux lieux loin d'être étrangers à leurs destins dévastés. Il y a par exemple le village natal d'un garçon habité par de véritables dégénérés faisant régner haine et alcool en toute impunité. Là, **SickFuckPeople** gagne en violence. C'est probablement le film le plus difficile à digérer de la sélection 2014 de Thessalonique.

The Condemned (*Les Condamnés*) nous plonge pendant plusieurs mois au cœur de la colonie pénitentiaire 56, en pleine Sibérie, dans une forêt déserte aussi grande que l'Allemagne. Un contexte tellement surréaliste que le spectateur a d'abord du mal à y croire. 260 hommes totalisant 800 meurtres y sont maintenus en captivité et purgent des peines à vie. Les plus dangereux sont autorisés à recevoir une seule visite de 4 heures tous les cinq ans. Mais le réalisateur Nick Read ne cherche pas à dénoncer les conditions de détention qui, telles que montrées dans le film, sont d'ailleurs «décentes». **The Condemned** donne la parole à ces criminels qui, sans jamais clamer leur innocence, racontent leur quotidien, reviennent sur leur passé et se rattachent à quelques vagues perspectives d'avenir – l'un d'eux s'est marié et a même eu des enfants après le début de sa détention. Le cinéaste a l'intelligence de nous montrer les deux faces de la pièce, jonglant entre les témoignages de détenus et ceux des membres de l'administration pénitentiaire, dont le directeur de l'institution qui se pose en reliquat moderne de l'ère soviétique et apporte tout un lot de considérations historiques duquel on ne pourrait se passer. Les familles, les visiteurs, complètent le tableau et ont aussi la parole. Autant de conditions réunies pour satisfaire un besoin de documentation sur les prisons contemporaines de Sibérie, tandis que flotte toujours le spectre du goulag.

La réalisatrice Susanna Helke porte avec **American Vagabond** un sujet très personnel: sa caméra raconte l'errance de deux jeunes Américains homosexuels. Répudiés par leurs proches pour ce qu'ils sont, James et Tyler prennent la route de San Francisco où, sans un sou, ils sont contraints au vagabondage, faisant face à une grande misère sociale. Le phénomène est d'actualité aux États-Unis: encore aujourd'hui, beaucoup de jeunes en détresse fuient les petites villes des états du Midwest et courent après la réputation de San Francisco, *meccque* de la communauté gaie et supposée terre de tolérance. Le documentaire a le mérite de remettre le sujet sur l'avant-scène et fait une mise à l'heure qui s'impose: San Francisco est une ville exigeante où il faut faire ses preuves comme partout ailleurs. La communauté gaie est loin d'y être aussi ouverte et généreuse que ce qu'on pourrait prétendre. Une fois cet état de fait, le ton utilisé dans le film laisse à désirer. Le trop-plein de compassion et d'attendrissement fait dès le début regretter une approche plus partielle et retenue. Susanna Helke en abuse à un tel point que ses deux jeunes protagonistes semblent perdre en vérité et frisent le ridicule, ce qui est un comble, vu la gravité des situations auxquelles ils sont confrontés. On est par exemple dépité par l'artificialité des séquences dans un petit bois en lisière de la métropole: les deux amants vagabonds racontent leur misère, notamment lorsque Tyler a dû se prostituer sous le regard de son compagnon. Pour les fins du documentaire, il leur a été demandé de traverser le décor de toutes parts, de circuler entre les branchages et de se dissimuler lorsque les patrouilles de police font leur ronde. Le spectateur ne parvient plus à distinguer la limite entre moments de vérité et pure reconstitution. La méthode documentaire pose problème: comment Susanna Helke a-t-elle découvert ce sujet et à quel moment? La réalisatrice semble avoir peur de poser de telles balises et c'est dommage.



Becoming an Actor

CES JEUNES QUI VEULENT APPRENDRE

La production documentaire grecque s'est largement approprié la thématique de la crise du pays, retournant le sujet dans tous les sens et à toutes les sauces, pour le meilleur mais plus souvent pour le pire, il faut en convenir. Des titres tels que *Krisis* (Nina Pashalidou, 2012) et *Oligarchy* (*Oligarhia*, Stelios Kouloglou, 2012) s'embourbent dans le reportage factuel, procédant à des analyses dénonciatrices contre les politiques européennes faites à vif. Il fallait répondre à un besoin évident de compréhension d'événements plus grands que nature et hors de portée. Mais, peu à peu, sont apparues des œuvres plus profondes, des films bénéficiant d'un recul leur permettant de davantage questionner l'Histoire, la société et la culture grecques contemporaines. Le film précédent de Dimitris Koutsiasakos, *The Grocer* (*O manavis*), fut largement salué à Thessalonique en 2013 où il était présenté en première mondiale, pour sa capacité à traiter du problème de la « crise » autrement. Le cinéaste y suit les pérégrinations d'une famille d'épiciers ambulants au cœur des montagnes de Pindos, dans une région reculée de Grèce. Là, se pose la question de la place accordée aux jeunes générations et de l'appropriation qu'elles peuvent faire des métiers traditionnels dans des endroits loin du chaos des villes, avec leurs milliers de chômeurs. *The Grocer* effleure le sujet avec délicatesse et en fait admirablement son fond de commerce : souvent privés d'outils à leur portée en milieu urbain, les jeunes pourraient accomplir un retour dans les campagnes décisif pour l'avenir économique du pays et la préservation de sa culture.

Cette même subtilité forme le premier atout de *Becoming an Actor* (*Ithopoioi: Imerologio Spoudis*) Comme son film précédent, articulé sur quatre saisons, Dimitris Koutsiasakos suit pendant trois ans une dizaine de jeunes étudiants en art dramatique. Méthodique, le cinéaste a dû faire un

choix parmi de nombreuses heures de rushes. Il en retient des réflexions frappantes sur l'avenir aux yeux de ces jeunes gens qui, bien qu'écrasés par un contexte économique défavorable, ont décidé de poursuivre leur aspiration : devenir comédiens. L'approche documentaire, modeste, frappe par sa sincérité. Il est question d'ouverture à l'autre, à un moment même où tout est enclin au conflit, surtout dans une ville telle qu'Athènes où vivent ces jeunes. Une élève, revenant sur son parcours au sein de l'école, explique que le plus difficile pour elle fut d'apprendre à s'ouvrir à ses camarades. Face à la caméra, elle tombe en sanglots, fatiguée du paradoxe unissant ses aspirations de comédienne et la réalité sociale dans laquelle elle se trouve. Sans bien sûr tendre à l'héroïsation, le réalisateur

met le doigt sur les sacrifices accomplis par ces jeunes qui ont décidé de ne pas fuir la ville, mais bien au contraire de l'habiter plus que jamais. Si *Becoming an Actor* prend les traits d'un beau document sur la formation de comédien, c'est parce qu'il rappelle que l'essentiel n'est pas de savoir si une idée est ou n'est pas créative, mais bien le chemin parcouru pour la rendre créative. Le discours de Dimitris Koutsiasakos sur la jeunesse grecque trouve manifestement un fort écho auprès des spectateurs. À Thessalonique, son film a en effet reçu le Prix du public, le deuxième décroché par le cinéaste après *The Grocer*, l'an dernier.

Ballet Boys, du Norvégien Kenneth Elvebakk, nous plonge également dans le quotidien d'élèves en plein apprentissage. Sauf que, dans ce cas, la rigueur du milieu de la danse classique laisse très peu de temps aux questionnements pourtant nécessaires à tout un chacun. C'est cet aspect-là qui intéresse particulièrement Elvebakk et rend son film inédit. Trois adolescents, amis et aspirants danseurs, sont suivis par la caméra du cinéaste pendant plusieurs mois, permettant une incursion dans l'Académie norvégienne de ballet. Pour notre grand plaisir, Kenneth Elvebakk a du mal à dissimuler sa fascination envers la motivation et la ligne droite tracée par ces jeunes hommes qui n'atteindront pas tous le même niveau. Amis depuis longtemps, ils devront apprendre à se séparer. La narration est calquée sur ce constat. Quand le spectateur commence à s'attacher équitablement aux trois garçons, le film choisit de suivre celui contraint de quitter ses proches et de partir à Londres où il est admis à la Royal Academy of Arts. Le film rend hommage au courage de ces garçons, pour le sang-froid et la rationalité qu'ils s'imposent dès le plus jeune âge. Une mise en scène colorée et un découpage efficace intensifient l'expérience, faisant de *Ballet Boys* un documentaire de haut niveau sur le bonheur et surtout sur le besoin d'apprendre.